

FOURMILION

C'est un sombre dimanche, comme il y en a peu dans le midi de la France. Cela fait sept jours qu'il pleut ! Ce n'est pas une marinade, courte, violente et destructrice, mais une triste rincée, monotone, déprimante, interminable ; un phénomène d'exception dont nous préférierions laisser l'exclusivité aux bretons. Le dimanche au matin, aucune amélioration n'est en vue.

Au lycée, la semaine a été supportable. Nous n'avions pas le cœur à l'ouvrage, pas plus qu'à chahuter. Le calme ambiant a surpris les profs, mais le vendredi, ils étaient complètement abattus. Une semaine de plus, ils donneraient leur démission pour s'installer aux Caraïbes ! Quant à nous, nous avons sombré dans la plus profonde mélancolie. Chacun ruminait ses envies, ses frustrations.

Ce dimanche à la maison est sinistre ; mes parents ont eu une querelle. A les entendre, ils n'auraient jamais dû se marier. Et tant pis pour moi. Je me suis réfugié dans la vieille bibliothèque, où six générations ont accumulé des livres, sans jamais oser en jeter. Je suis fils unique, ce sont mes compagnons. J'ai relu Malicroix : Henri Bosco y décrit un interminable épisode de pluie sur une île du Rhône, au cœur d'une jungle méditerranéenne. J'ai feuilleté un roman unanimiste d'un émule de Giono : dans une petite ville de chez nous, sous un déluge mémorable, la vie sociale se dégrade au fil des jours et tourne à la haine et au désespoir. Bon. Cela m'a ragaillardisé. En artiste, on peut donc faire son miel des situations les plus glauques. En fait, je voudrais être écrivain, m'y essaie en cachette, mais l'expérience de la vie me manque.

Et voilà que mon regard s'est arrêté sur les dix tomes des « Souvenirs entomologiques » de Jean-Henri Fabre, livre qui lui a permis de s'émanciper de l'Enseignement Public. Au hasard des pages, je suis tombé sur un bien étrange récit, que j'aurais pris pour pure invention sous la plume d'un autre. Qui a entendu parler du fourmilion ? En une dizaine de pages, l'auteur décrit les mœurs épouvantables de ce dévoreur de fourmis ! Je préfère emprunter à Wikipédia cette brève présentation de l'insecte : « *Le fourmilion parisien (Euroleon Nostras) est un insecte névroptère de la famille des myrméléontidés que l'on trouve en Europe continentale (...)* »

C'est fastidieux ! J'assume la suite, dans un style plus concis. Imaginez une libellule toute noire, sauf deux paires d'ailes translucides ; Mais comment l'apercevoir à la tombée de la nuit, quand elle prend son vol à la recherche de son partenaire, qu'elle doit impérativement rencontrer dans les deux ou trois jours de sa très brève existence ? Oublions-la pour nous pencher sur la condition de sa descendance, une larve qui disposera de deux années pleines pour préparer sa mue.

C'est un infâme monstre de moins d'un centimètre, qui avance à reculons et fait usage de sa tête comme de la pelle d'un engin de chantier. Deux pinces puissantes complètent son équipement. En

vérité, j'en ferais le saint patron des élèves des écoles des Mines : songez que sa principale activité, dans le sol sableux où sa mère a pondu l'œuf dont il est né, est de creuser interminablement un trou en forme de cône, en chargeant les produits d'extraction sur sa tête plate et en les rejetant d'un grand coup de nuque à l'extérieur de la carrière. C'est un mineur contemporain, spécialiste des chantiers mécanisés à ciel ouvert. Seulement voilà : le trésor qu'il convoite n'est pas au fond du trou. Il lui viendra d'en haut, sous forme d'une fourmi qui, imprudemment égarée dans la pente, y sera précipitée et terminera sa chute entre les pinces de notre sombre héros, rigoureusement carnivore...

La porte de la bibliothèque s'ouvre. « Il est presque minuit ! Il est temps que tu ailles te coucher ». Ce rappel à l'ordre me tire de mes divagations littéraires. Quand la pluie s'arrêtera, j'irai à la recherche d'un fourmilion.

Je suis Fourmilion, je vis à l'abri d'un vieux mur qui fait tomber sur moi la poussière de ses pierres sèches, bienvenue pour entretenir les pentes instables de mon antre, ce cône vertigineux au fond duquel j'attends Fourmi. Mon enjeu est d'entretenir mon trou, dont les parois doivent rester raides et friables ; j'en retire les gros débris et surtout, j'élimine par le haut, d'un puissant mouvement de ma nuque infatigable, les fins débris qui finiraient par le remplir. Puis je me tapis au fond, ne laissant apparaître que le bout de mes pinces. Le temps est alors suspendu. Je ne reprends mes esprits que lorsque je suis enfoui pour de bon. Et le déblaiement recommence. A ce jeu, j'épuise lentement mon énergie. Mes forces déclinent, il m'est de plus en plus pénible de sortir de ma léthargie quand l'accumulation des débris me le commande. Heureusement, exquise Fourmi se présente à temps et je retrouve des forces pour reprendre mon travail de carrier.

Hélas, je crains que Fourmi ne vienne plus, car tout change autour de moi. Les bienveillantes vibrations venues d'en haut se sont interrompues ; mon corps subit durement la pression des matières, de plus en plus compactes. Ah ! Si je percevais les discrets ébranlements annonciateurs de Fourmi ! Seuls les plic-plocs de chocs infimes, répétés à l'infini, sont la manifestation du monde extérieur. Ils deviennent plus faibles, ils prennent fin. Tout est figé. Je suis immobilisé pour toujours.

Soudain un ébranlement gigantesque remet tout en cause. C'est la manifestation d'un correspondant anonyme, une de ces créatures invisibles qui peuplent mon environnement. Que me veut-il ? Mon trou subit l'assaut d'un envahisseur curieux. Il remue les matériaux, dégage ma tête et mes pinces, me rend une part de ma liberté. Je l'attaque, mais sous sa carapace fibreuse il n'y a que substance indigeste. L'attaquant renonce et se retire aussi mystérieusement qu'il était arrivé. Puis Fourmi, venue du ciel, me tombe sur la tête et remonte vélocement la pente de mon trou, sans que j'aie pu la saisir. Encore un prodige incompréhensible ! Mon correspondant m'a transmis une suite de messages, mais comment les interpréter ?

Je me dégage à grand'peine de ma gangue. Elle est poisseuse, lourde, impossible à projeter hors du trou. Sur les parois affermies, Fourmi a pu assurer son ascension et m'échapper. Que vais-je devenir? J'essaie de reprendre mon travail de déblaiement. C'est épuisant. Je renonce pour de bon et sens que, cette fois, c'est la fin.

Quand je reprends conscience, je suis réchauffé par les bienveillantes vibrations, le ciel a retrouvé son éclat habituel. O ! Merveille, tout est comme avant. J'emploie mes dernières forces à remettre mon piège en état et j'attends...

Quand on a failli mourir de faim, on a bon appétit à croquer le moindre animalcule. Alors, quelle félicité d'avoir Fourmi, la meilleure, sous sa pince ! Oui, j'ai bon appétit !

Ne pas gâcher son plaisir par un excès de précipitation... Briser la dure carapace sans hâte, proprement ; enfouir son organe de succion au cœur de l'abdomen dans la matière gélatineuse, suave, fluide à souhait ; aspirer lentement, doucement, longuement. Dans ma brève existence, c'est un moment d'éternité. Alors, repu, prêt à affronter une attente qui pourra être longue avant une nouvelle visite de Fourmi, je pressens le moment où, serré dans un élégant smoking, je m'élancerai dans la nuit à la recherche de l'Unique, pour une extase finale dont mes festins sont les prémices.